



SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Zigomar revient

Ce mois-ci, j'ai choisi de vous parler de la réédition des aventures d'un certain Zigomar, à classer dans la catégorie des « personnages très méchants » dans la lignée de Fantômas. Ce dernier apparaît sur les murs de Paris et chez les libraires à partir du mois de février 1911. Zigomar le précède d'une quinzaine de mois. On le découvre pour la première fois le 7 décembre 1909, sous la plume de Léon Sazie, dans un feuilleton publié par le quotidien Le Matin. L'éditeur Ferenczi, qui par la suite reprit le texte sous forme fasciculaire (28 fascicules de 128 pages, vendus 20 centimes), le présente comme « l'homme étrange, le criminel en cagoule qui défie la police ». En effet, Zigomar est un roi du crime. Il incarne le Mal (il vendra même ses services aux Allemands). Revêtu d'une cagoule rouge, s'exprimant en zozotant, il dirige la bande des « Z » (des Tsiganes Ramogiz - inversion de Zigomar -, qui ont pour cri de ralliement « Z'à la vie, z'à la mort ! »). Zigomar est continuellement confronté à l'inspecteur Paulin Broquet. Leur premier combat débute après que Zigomar et sa bande ont tenté d'assassiner le banquier Montreil. Broquet s'associe au détective américain Tom Tweak. Il réussit à pénétrer dans le repaire des Z, mais il est découvert, condamné à mort et jeté au fond d'un puits... d'où il réussira à s'échapper pour vivre d'autres aventures. Il sera par la suite confronté à une mystérieuse femme rousse. Si, aujourd'hui, le nom de Zigomar est quasi inconnu, cette série connut au début du siècle dernier un grand succès et donna naissance à plusieurs films réalisés par Victorin Jasset, jouant ainsi le rôle de précurseur des grandes séries du début du XXe siècle, comme Fantômas, Les Vampires et Belphégor. La renommée de Zigomar fut telle que l'on vendait lors des fêtes foraines des bonshommes en pain d'épices à son effigie (comme à celle de Paulin Broquet), laquelle figura aussi sur des boîtes de conserve ou d'allumettes. Broquet et Zigomar apparurent une dernière fois dans un médiocre roman, Un nouveau coup de Zigomar en 1938. Enfin, Le Dictionnaire du français non conventionnel rappelle que c'est à Sazie et à la création de son personnage que l'on doit le mot « zigomar », devenu, au même titre que « zigoto », un nom commun.

Suite page 3

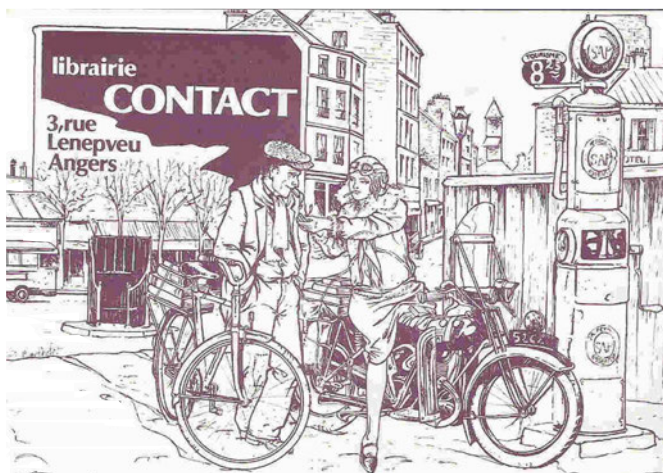
LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

De la gestion de la narratrice personnage chez Yana Vagner, Anne Bourrel et Viviane Moore

Un thriller russe écrit par une jeune femme chez **Pocket** ? « **Vongozero** » est le nom d'un lac à la frontière finlandaise qu'Anna, narratrice personnage de **YANA VAGNER** veut atteindre avec son mari, son beau-fils, son beau-père, l'ex-femme de son mari, ses voisins et quelques utilités dont un chien et un docteur, dans trois véhicules qui leur permettront d'échapper au virus mortel infectant Moscou et, on suppose, toute la Russie voire le monde. L'auteur est une blogueuse qui a voulu décrire sa fin du monde en postant un à un, et sans plan, ses chapitres sur son blog. Résultat : un pavé de plus de cinq cents pages où, justement, émergent les écueils de ce type d'écrit qui n'est pas conçu à l'origine dans une globalité d'objet-livre mais dans des épisodes espacés par le temps du feuilleton dématérialisé. On pense très fort à des films ou des livres post-apocalyptiques comme « *La Route* » et surtout « *World War Z* » avec Brad Pitt dans un camping-car contre une armée de zombies avec sa famille féminine qui se planquera dans une île perdue. Les ingrédients sont les mêmes : fuite dans des conditions extrêmes (ici près de deux mille kilomètres, il y a une carte), recherche de nourriture et de carburant, traversée de villages fantômes, interventions d'individus potentiellement très dangereux. Le décor est ici formidable avec le paysage, la nuit et le froid russes eux aussi très dangereux tout comme les véhicules rencontrés dont les seuls en marche sont plutôt du genre militaire. La romancière dit qu'elle s'est identifiée à son héroïne. Hélas, même si son écriture est bonne et la tension forte lorsque interviennent des personnages dont on ne sait jamais s'ils sont des prédateurs, le ton de notre narratrice-

personnage, surtout avec ses passages en italiques, nous rappelle furieusement celui des héroïnes de la *Tête en Rose*, entre admiration pour la virilité écrasante de son époux et considérations domestiques plombantes. Nul doute que cette orientation pouvait être motivante dans le cadre domestique d'une publication échelonnée dans le temps en épisodes sur blog. Cela permettait de remettre à chaque fois le chronomètre à zéro et d'apprécier les nouvelles descriptions comportementalistes des membres du groupe (phénomène identique avec les séries). Mais là, dans le cadre d'une lecture suivie, c'est trop long. Restent ces rencontres dangereuses dans une nuit dont on se souviendra...

Autre femme, autre « road novel », autre narratrice personnage. **ANNE BOURREL** (romans, poésies et textes scéniques), toujours chez **Pocket**, sort un thriller plus mince de 150 pages intitulé « *Gran Madam's* » (nom d'un bordel-supermarché de La Jonquera) écrit avec une bourse d'écriture de la Région Languedoc-Roussillon et publié à l'origine à la Manufacture des Livres qui sort d'ailleurs parallèlement son nouveau grand format « *L'Invention de la Neige* ». Bonne surprise : l'héroïne personnage est une gogo danseuse prostituée (super ! Ça vous nous change des cruches de service) Mauvaises surprises : elle commence par nous raconter son travail avec des tas d'afféteries télégraphiques genre trash-littéraire (Virginie Despentes a fait mieux dans « *Baise-moi* » publié à la Préhistoire) puis parle du jour qui « se lève orange sur le parking entre les arbres » puis « des cyprès qui dentellent l'aube ». La voilà partie en Dacia avec son mac et un homme de main moitié Noir dit le Chinois et un chien dit Le Chien. Ils filent la bagnole du patron de la boîte dit Le Catalan. Ils le tuent près du poste frontière français « Sur le blanc de la chemise sont apparues des fleurs rouges brodées de noir. Des brûlures éphémères aussitôt englouties dans des flaques de pourpre visqueux ». Ils disposent son corps sur un monument pyramidal, se barrent, rencontrent une ado en surpoids et en fugue, la ramènent chez ses parents garagistes, font copains autour d'un pt't dej puis de l'apéro, s'installent chez eux, puis vers la fin, tuent une vieille voisine et un type parce que les gens sont





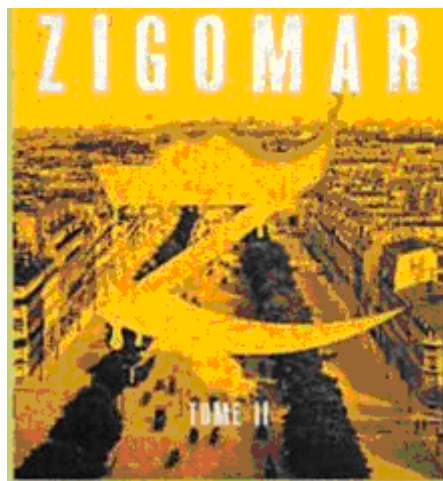
méchants et disent du mal des garagistes et de leur fille. La narratrice s'efface avec son discours bancal de fille brisée qui a quand même le bac. Ce pourrait être l'allégorie de sa passivité. Son mac qui lui flanque des baffes est, lui, avec le Chinois, sans doute sur le chemin de la « rédemption » dont parlent *Marianne* en slogan de couverture et *La Cause Littéraire* en quatrième.

La française **VIVIANE MOORE** est plus efficace dans « *L'homme au masque de verre* » chez **10-18**. Elle reprend son héroïne Sybille Le Noir apparue dans son polar historique précédent « *La Femme sans tête* ». Mais le traitement de son héroïne-narratrice est plus subtil : le « je » de Sybille va apparaître de façon sporadique, bien séparé en mini chapitres du discours à la troisième personne concernant l'enquête du jeune commissaire au Châtelet, Jean du Moncel. En fait, Sybille se déguise en homme pour mener ses études de médecine et, pour cela, a pris l'identité d'un mort d'où un jeu intéressant sur l'identité et le regard porté sur elle en tant que garçon. L'intrigue concerne des vols de cadavres destinés aux cours de dissection clandestins d'Ambroise Paré. Et, plutôt que de se contenter de piquer les exécutés au gibet de Montfaucon, certains vont assassiner des vivants. La romancière découpe son intrigue en soixante-cinq chapitres et aère le tout avec des pages blanches titrées. Même si ses dialogues font un peu scolaires, genre dramatique costumée XVIème siècle pour FR3, c'est pour rester abordable pour des cerveaux disponibles à la lecture-plaisir incluant une riche documentation historique et alchimique. Bref, Viviane Moore produit un roman bien conçu lesté d'annexes pertinentes.

Michel Amelin

Suite de la page 1

Léon Sazie (1862-1939), l'auteur de ce feuilleton, était socialiste et dreyfusard. Il écrit pour *Le Journal*, *La Liberté* et *Je sais tout*, et s'essaya ainsi à divers genres (théâtre, roman sentimental, récit d'aventures, feuilleton et récit criminel). Il débutera en 1908 dans *L'Œil de la police*, en créant le personnage de Martin Numa, le roi des policiers, flanqué de Courville, journaliste et narrateur à la sauce Watson. Suivront *Zigomar* (in *Le Matin*, du 7 décembre 1909 au 22 mai 1910; Ferenczi, 1913); *Mirobal* (in *Le Journal*, 1913-1914), un feuilleton dans lequel le détective Tony Pacot, surnommé Mirobal, combat Jim Schader et la bande des « X »; puis *Bochemar* (1916), du nom d'un espion du Kaiser Guillaume II, qui, avec ses complices, la Gitane Marfa et le baron von Krapman, va affronter le capitaine de zouaves Robert Darney. Ce feuilleton, écrit à la même époque que *Zigomar* au service de l'Allemagne, est emblématique de la démarche « patriotique » du romancier.



Pour finir, un mot sur deux beaux volumes qui contiennent la reproduction en couleurs des couvertures de tous les fascicules. Je les ai achetés sur le site éditeur. J'y ai

découvert le nom de Denis Balzan, qui a travaillé quatre ans à la restauration du feuilleton, que je n'espérais plus lire un jour dans son intégralité. Denis, les fans de Zigomar te remercient !

Claude MESPLÈDE

BIBLIOGRAPHIE : Léon Sazie : *Zigomar* (tomes 1 et 2) chaque volume 300 pages, 21 € + 2 € pour frais d'envoi. Commander : www.moutons-electriques.fr ou moutons électriques, 198 route de Saint-Paul - 26200 Montélimar.

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 179.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry ou timbres)**

Martine lit dans le noir

The Whites. Il y a des auteurs que l'on pourrait qualifier de monuments et dont on attend forcément le dernier livre avec une certaine impatience. Dans la lignée de *The Wire* dont il a été l'un des co-scénaristes, Richard Price relate, avec *The Whites* (Presse de la Cité) l'histoire de cinq flics – ou ex-flics – hantés par la culpabilité de n'avoir pu sauver une victime. Et la rage de n'avoir vu les coupables condamnés. Ces assassins en liberté, ce sont leurs « whites », ces fantômes qui viennent troubler leur sommeil chaotique. D'autant plus chaotique que certains sont flics de nuit. Au cœur de ce groupe de cinq, Billy Graves, qui a accidentellement tué un enfant. Et voilà que tour à tour, les « whites » sont assassinés. Parallèlement, la femme de Graves fait l'objet d'une étrange surveillance. À travers la description du quotidien d'une brigade de nuit du NYPD, Richard Price dresse un tableau de New York à l'instar de David Simon avec Baltimore ou de Denis Lehane avec Boston. La ville, ici, est une peinture en arrière-plan. Le roman noir trouve là sa définition : dire le monde et ce que le crime révèle de la société. En cela, *The Whites* est essentiel. On appréciera, chez Richard Price, le style très épuré et le sens des dialogues puisés, peut-être, dans son expérience de journaliste.

Le Chant de la Tamassee. Une jeune fille s'est aventurée dans le lit d'une rivière sauvage de Caroline du Sud au cours d'un déjeuner dominical. Elle s'y est noyée, son corps est resté coincé sous les rochers. Les parents veulent récupérer son corps en faisant installer un barrage provisoire. « Pas question, s'insurgent les écologistes, car cette rivière est classée, et transgresser cette règle ouvrirait la porte à d'autres transgressions. En entrant dans la rivière, votre fille en a accepté la loi. Elle en fait désormais partie. ». La presse, des enjeux économiques et des querelles de pouvoir s'en mêlent alors. Dans *Le Chant de la Tamassee* (Le Seuil), Ron Rash soulève la délicate question de la primauté de l'homme sur la nature. Ou l'inverse. Son livre aborde aussi son combat pour la préservation de l'environnement.

Trois jours et une vie. Qu'écrire après le Goncourt ? Deux ans et demi après la parution de *Au revoir là-haut*, Pierre Lemaître revient à ses premières amours : le roman noir (mais ne pouvait-on pas qualifier *Au revoir là-haut* de roman noir ?).

Trois jours et une vie (Albin Michel) raconte la

terrible histoire d'Antoine (une référence au Doinel de Truffaut ?). À douze ans, il commet l'irréparable en



accidentellement son jeune voisin, puis en cachant le corps. On est à Noël en 1999. La tempête de fin de siècle se déchaîne. Et le temps passe. Antoine doit vivre avec ce secret, se débrouiller avec la culpabilité, et revenir sur les lieux de son crime. Comment, inconsciemment, ne pas retomber dans les rets du passé ? Pierre Lemaître, on le sait, manie avec gourmandise l'art du suspense. Le drame qu'il relate n'en n'est pas exempt. La narration du geste fatal, de la peur, se fait à regard d'enfant, La lâcheté, à hauteur d'homme. Il n'empêche que l'on ne retrouve pas, dans *Trois jours et une vie*, le souffle puissant d'*Au revoir là-haut* dont Pierre Lemaître travaille à la suite. En attendant, *Trois jours et une vie* raconte aussi une histoire d'homme dont les plaies restent à vif.

Évangile pour un gueux. C'est le deuxième roman d'Alexis Ragouneau, aux éditions Viviane Hamy. Le précédent, *La Madone de Notre-Dame*, tout juste sorti en poche, se passait au même endroit et on retrouve dans *Évangile pour un gueux* certains des personnages : la substitut mutée à l'instruction, deux flics du 36 et un prêtre, le père Kern. Celui-là même qui a accompagné les SDF qui avaient envahi la cathédrale à deux jours de Noël et qui lui a valu une sorte de relégation. Quatre mois après cet événement, Mouss, le leader charismatique des SDF, est retrouvé mort dans la Seine, pieds et points transpercés, une plaie au flan. Qui a voulu la mort de cet homme que d'aucuns voyaient comme une sorte de nouveau Messie alors que d'autres voudraient voir s'instaurer un ordre nouveau, de sinistre mémoire ? Avec ce deuxième roman, Alexis Ragouneau donne la parole à ceux qui, la plupart du temps, restent dans l'ombre ; ceux dont on fuit le regard. Il soulève aussi la question de la tolérance et de la place laissée à chacun mais sans jamais tomber dans le cliché ni la démagogie. Les SDF ne sont pas tous bons ; les nantis pas toujours des salauds. Alexis Ragouneau est également auteur de théâtre.

Martine Leroy-Rambault



Jeudi 19 mai 2016

19h30 à la Sadel

Polar, Thriller ou Noir : la French touch

Martine Leroy-Rambault mène l'enquête avec Catherine Malard



Qui a tué la voisine ? Le 27 avril à 22h42, que faisiez-vous ? Attention, soyez précis. Vous semblez ne pas avoir la conscience tranquille. Bon, vous voilà en état d'arrestation. Ah vous aimez voir le sang couler ? Suspect ! Et en plus vous aimez lire ? Votre cas s'aggrave ! Mais que cherchez-vous donc ? Des frissons, dites-vous ? Des sueurs froides avant de vous endormir ? Polar, Thriller ou Noir, que kiffez-vous ? Victime, enquêteur ou tueur à gages, pour qui vous prenez-vous ? Le 19 mai prochain, vous passerez à table, n'en doutez pas. Un détective patenté mènera la danse.

Lecture : Danielle Thomas, Michèle Dutertre et MLR détective

Exposition : Josée Theillier – Lilith, en équilibre sur la ligne du dessin

Buffet saignant (12€) : sur réservation uniquement

Lieu : Sadel, 7 rue Vaucanson 49100 Angers

Réservation à : service.animation@sadel.fr jusqu'au 11/05/2016

En cas de désistement avant cette date, merci de prévenir par mail ou par téléphone au 06.19.12.65.32.
Après cette date, la réservation entraînera le règlement du buffet. Merci de votre compréhension.

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Le fardeau de l'homme noir :

Ceux qui grattent la terre, de Patrick Éris.

Patrick Éris est une sorte de phénomène. Romancier, nouvelliste, éditeur, traducteur, l'homme est présent depuis déjà longtemps sur tous les fronts de la littérature populaire. Après avoir utilisé le pseudonyme de Samuel Dharma pour faire ses armes dans les collections « Espionnage » et « Anticipation » du Fleuve Noir, il dirige aujourd'hui sous son vrai nom – Thomas Bauduret – les exigeantes éditions Malpertuis en compagnie de Christophe Thill. Entretemps, il aura signé de nombreux romans – dont un « Poulpe » –, un recueil de nouvelles – *Docteur Jeep* – et travaillé avec Nemo Sandman sur la série « Blade » jusqu'à sa conclusion en 2011.

Un parcours d'exception, et bien trop riche pour en donner ici davantage que ce léger aperçu. D'autant que la bibliographie de l'auteur vient encore de s'étoffer. *Ceux qui grattent la terre* est paru tout récemment aux éditions du Riez. Un superbe titre, inquiétant à souhait, dont l'impact se trouve encore amplifié par la remarquable illustration de couverture réalisée par Philippe Jozelon. *Ceux qui grattent la terre*, ou le grand retour de Patrick Éris au thriller.

Karin Frémont est une jeune femme aussi attachante que fragile. Fragilisée, même, car elle se trouve sans emploi depuis deux ans, et cette situation lui pèse de plus en plus. À tel point que son embauche par le célèbre Harald Schöringen, expert ès occultisme, lui paraît trop belle pour être vraie. Le riche intellectuel, reclus dans son gigantesque appartement à Montmartre, la met aussitôt en confiance en lui donnant des responsabilités. Sous des dehors austères, il se révèle en définitive amical et prévenant. Bref, Karin semble enfin voir le bout du tunnel. Hélas, d'autres ombres déjà se profilent. Il y a ces rêves effroyables. Ces bruits derrière les murs. Et une vision, terrible. Celle d'un « homme noir » paraissant surgir de nulle part...

Suite à divers incidents, Schöringen décide de quitter la ville. Il charge Karin de leur trouver une maison à la campagne. Celle-ci s'acquitte de sa tâche avec célérité, espérant ainsi laisser derrière elle les légendes urbaines qui la hantent. Las, c'est justement le moment que choisit Patrick Éris pour appuyer sur l'accélérateur. Après avoir patiemment tissé sa toile, l'auteur-araignée va fondre sur sa proie, non sans avoir semé au préalable nombre



d'indices en forme de chausse-trappes pour mieux bousculer les étiquettes tout en faisant basculer le réel.

Ceux qui grattent la terre, c'est un peu comme une rencontre entre Serge Brussolo et G.-J. Arnaud. L'œuvre du premier est d'ailleurs citée de façon allusive à plusieurs reprises au fil du récit. Quant au second, il signa jadis pour la collection « Spécial-Police » un roman intitulé... *L'Homme noir*. Grâce au talent de Patrick Éris, nous retrouvons le meilleur des deux écrivains précités dans ce thriller fantastique convoquant aussi certains des codes les plus frappants du *giallo* (fétichisme du costume, *whodunit*, agression à l'arme blanche, etc.). Un mélange à la fois détonnant et harmonieux, qui culminera dans un final délicieusement épouvantable.

J'ai débuté cette chronique en mentionnant les collections du Fleuve Noir au sein desquelles furent publiés les premiers romans de l'auteur. Afin de boucler la boucle, un autre parallèle s'impose. Car nul doute qu'en d'autres temps, Patrick Éris aurait eu toute sa place entre Marc Agapit et Kurt Steiner. Tout comme ses illustres prédécesseurs, l'homme démontre ici avec brio que la littérature de genre n'exclut ni les styles soignés, ni les intrigues ciselées. Bien au contraire. Ce qui permet à *Ceux qui grattent la terre* de prouver que certains romans contemporains sont à même de (res)susciter de façon troublante... *Les frissons de l'angoisse*.

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

DIVERSITÉ.

Fidèles de La Tête en Noir, ce ne sera que répétition pour vous, mais pour les lecteurs occasionnels, il convient de le répéter tant les clichés et stéréotypes ont la vie dure : le polar est riche et varié.

Le plus marquant, peut-être, mais comme toujours l'avis est subjectif, est **Je l'ai appelé Chien. Marli Roode** est née en Afrique du Sud, elle émigre en Angleterre vers dix-sept ans et devient journaliste. Elle met en scène une jeune femme au parcours comparable (arrivée en Angleterre plus tôt) qui revient couvrir des émeutes dans des *townships* près de Johannesburg. Elle se retrouve à aider son père, que l'on pourrait qualifier de sale gros con raciste en étant très loin de la vérité, avec qui elle a logiquement coupé les ponts depuis longtemps. Mal lui en prend. « Quand je le regarde maintenant, tout ce que je vois, c'est un homme qui en a envoyé dix autres à la mort afin d'éviter la prison. Un homme qui ment pour s'amuser, qui retient sa propre fille en otage et l'embarque dans une errance sans but en Afrique du Sud, tournoyant sur les routes comme une eau qui se perd dans la bonde. » Le livre est d'une force incroyable entre la relation malsaine père/fille, les descriptions des émeutes dans les *townships* et le fonds historique.

Fonds historique, sale période, **La Peine capitale**. Dix ans plus tard, **Santiago Roncagliolo** reprend son personnage de Chacaltana pour étudier une période charnière du Pérou : la « transition démocratique » avec les premières élections libres. Nous sommes en 1978, le pays vit au rythme de la coupe du monde en Argentine (eh oui, on fait du sport sous la dictature) qui rythme de façon grandiose le livre, chaque chapitre étant placé sous un match. Ce roman, que l'on pourrait qualifier de *prequel*, marque la naissance de Chacaltana, assistant archiviste besogneux au Palais de Justice de Lima. Ce grand connaisseur de la loi et de la grandeur morale qu'il y a à la respecter, aussi naïf que scrupuleux, va se retrouver à travailler pour l'opération Condor – et sa visite en Argentine est l'un des points marquants du roman qui oscille entre humour lié au décalage du personnage et noirceur la plus totale. Une lecture obligatoire, tout comme celle de Marli Roode.

Mais nous vous en voudrions de vous plomber le moral, alors finissons sur deux choses plus « légères ». **Money Shot** de **Christa Faust**, un des rares polars se passant dans le monde du X,

et l'auteur sait de quoi elle parle, vous lirez pourquoi. Trame classique, mais portée par une superbe écriture, le livre, court mais dense, est l'exemple même du piège dont on peine à se sortir. Monde du X aussi, mais différemment, X étant le nom du premier volet de **J.J Connolly** (adapté au cinéma sous le titre **Lager Cake**, à voir), et le nom de son protagoniste principal. **Viva la madness** est aussi un piège dont on peine à se sortir, retour à Londres pour X qui constate que l'oisiveté jamaïcaine n'est pas pour lui – mais c'est ce que l'on se dit quand tout va bien sous les cocotiers...

Christophe Dupuis



Notre ami et collaborateur **Christophe Dupuis** anime **Milieu Hostile**, un site d'articles sur la littérature, le cinéma et la musique.

Son ambition n'est pas de coller à l'actualité mais de prendre le temps de revenir sur des œuvres, des artistes, et de proposer ainsi une (re)découverte de ceux-ci.

Loin d'être généraliste, la volonté de ce site est au contraire genrée. Milieu Hostile est avant tout animé par un goût pour le polar, ces romans que l'on nomme « noirs », parce que rarement solaires et souvent pessimistes, ils montrent un monde sombre où le crime est plus qu'un fait divers, une partie prenante d'un contexte social et politique. Rien ne dit pourtant que l'allégresse ne pourra s'inviter chez Milieu Hostile, car le genre du polar est multiple, se renouvelant sans cesse dans ses formes et ses thématiques.

Parce que le genre noir ne se résume pas seulement à la littérature, Milieu Hostile fera la part belle au cinéma et aux séries télévisées.

Enfin, Milieu Hostile ce sera aussi du rock en écoute et en chroniques, et ce, simplement parce qu'on aime les grosses guitares et les batteurs qui tapent très fort.

Parce que ce texte n'est pas un manifeste et que Milieu Hostile ne veut pas avoir de carcans, il se pourrait que l'on y parle aussi de bien d'autres choses.

www.milieuhostile.net

LE BOUQUINISTE A LU

Sherlock Holmes et Lasser, le retour.

Anthologie Sherlock Holmes. L'ombre du « Grand Détective » Bibliogs « Sérendipité »

Je salue ici l'initiative de **Fabrice Mundzik** qui réédite des textes oubliés, pastiches de Sherlock Holmes sortis dans diverses publications entre 1907 et 1937. Des publications aussi diverses que « L'Afrique du Nord illustrée » ou « Le Rire » par des auteurs soit peu connus, soit célèbres, comme Jean Giraudoux qui écrit sous pseudonyme. On trouve même un texte à visée publicitaire dont le héros n'est autre que le locataire de Baker Street.



La maison d'édition de Fabrice Mundzik s'appelle **Bibliogs**. Elle comporte plusieurs collections dont « **Sérendipité** » dans laquelle est sortie cette anthologie. On y trouve aussi de nombreux textes de J.-H. Rosny Aîné dont Fabrice Mundzik est LE spécialiste français.

Le contexte historique lié à la parution de ces textes holmésiens ajoute une saveur inédite à ces brèves nouvelles. On y découvre le détective errant dans les pays d'Afrique du Nord, négociant avec Saint Pierre son entrée au Paradis, faisant les frais des infidélités de son épouse. On voit aussi Sherlock échouer (de manière très subtile) à plusieurs reprises comme si les auteurs français prenaient plaisir à déboulonner le génie anglais de son piédestal. On le voit à la fin de sa vie, devenu clochard et on assiste à son décès très mystérieux...

Outre le côté historique de ces textes, on débusque de véritables petites perles comme le cheminement déductif bien connu,

complètement mis à mal par le visiteur. Une anthologie de spécialistes pour des spécialistes mais qu'il ne faut rater sous aucun prétexte.

Lasser. Dans les arènes du temps. Sylvie Miller et Philippe Ward. Critic

Le quatrième tome des aventures de Lasser, détective gaulois dans les années 1950. Pour ceux qui ne le connaissent pas, Lasser vit dans notre monde à un détail près : les dieux polythéistes existent bien, mieux encore ils interviennent directement dans la société humaine. Du coup quelques différences notables avec notre monde permettent d'induire un très puissant exotisme dans les aventures de ce détective privé. Dans le premier tome, Lasser sortait Isis de quelques situations délicates (il vit en Égypte suite à un « léger différent » en Gaule). De fait, il possède la réputation d'être le détective des dieux. Le deuxième tome voyait notre héros confronté à la mythologie grecque, le troisième au mythe de l'Atlantide. Dans ce tome, sur l'impulsion d'Isis qui souhaite créer des alliances avec les dieux occidentaux, Lasser et son inséparable « secrétaire », la délicieuse Fazimel, se trouvent plongés dans le monde romain, coincé entre la volonté de Jupiter, l'esprit complotiste de Mars et de Vénus, et un grand chef maffieux. Le côté « touche-à-tout » de Lasser l'emmènera à faire quelques sauts temporels (à des moments judicieusement choisis), et nous apprendrons (avec stupeur) l'origine de Fazimel, qui prend une place de plus en plus dense dans les aventures de Lasser (elle mériterait un spin-off). Comme toujours, il s'agit d'une vraie trame policière, conçue avec humour, suspense et érudition historique, également à ne rater sous aucun prétexte !

Jean-Hugues Villacampa



facebook

La Tête en noir est sur
facebook [lateteennoir](https://www.facebook.com/lateteennoir)
Merci Julien !!

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Ce trimestre deux romans sont venus confirmer tout le bien que l'on pensait de leurs auteurs après un premier roman publié chez nous.

La première confirmation vient d'Italie. On a découvert **Antonio Manzini** et son flic odieux, Rocco Schiavone, Romain exilé dans le val d'Aoste dans **Piste noire**. Le revoici dans **Froid comme la mort**. Rocco est donc toujours dans le val d'Aoste, il use toujours ses Clarks à une vitesse incroyable, refuse toujours de porter des chaussures de montagne, et est toujours aussi désagréable avec presque tout le monde. Alors que partout ailleurs le printemps s'annonce (ici il neige !), il est appelé chez les Baudo. La femme de ménage a trouvé l'appartement dévasté et a appelé la police, qui trouve Ester pendue dans sa chambre. Très rapidement, l'hypothèse du suicide est écartée, et l'enquête commence, alors que Rocco rumine son passé, se languit de Rome, et envoie bouler tout le monde.

Une fois de plus, rien de révolutionnaire dans une intrigue par ailleurs fort bien troussée. Tout repose sur le personnage central et sur l'acidité de l'écriture. Rocco a la dent dure, il est désagréable, toujours très limite dans son application de la loi. Et pourtant on l'aime encore plus que dans le premier roman. Ses fêlures, ses fragilités se révèlent, son passé remonte à la surface, et sous la carapace l'humanité à vif du personnage perce. Un vrai régal pour un roman qui se termine sur des notes très émouvantes.

La seconde confirmation est écossaise. Après **La Cabane des pendus**, revoilà **Gordon Ferris** et son personnage, Douglas Brodie, ancien flic de Glasgow devenu journaliste dans **Les Justiciers de Glasgow**.

Douglas se remet difficilement de sa participation à la guerre en général, de ce qu'il a vu dans les camps de concentration en particulier. Après des mois de descente aux enfers, il a refait surface et est aujourd'hui reporter à la *Gazette de Glasgow*. Avec son mentor il est chargé de suivre les faits divers. Deux affaires viennent les occuper à temps plein : Un conseiller municipal a été assassiné de façon particulièrement horrible. Il s'avère qu'il était en charge, avec d'autres, des grands projets de reconstruction de la ville. En même temps, un groupe qui s'est baptisé « Les marshals de Glasgow » s'en prend à ceux qui ont échappé à la justice et les punit de façon particulièrement douloureuse. Dans une ville où la classe dominante est insupportablement arrogante, la police corrompue, et où les pauvres vivent très mal, une telle initiative a plutôt les faveurs du public. Douglas Brodie va se retrouver

pris dans un tourbillon de violence.

Très belle description d'une ville où la misère la plus crasse côtoie la richesse la plus arrogante. Beaux portraits d'êtres fracassés par la guerre, par l'horreur de ce qu'ils ont vu, par la culpabilité qu'ils peuvent ressentir. Intéressant de voir que, comme **Martyn Waites** dans **La Chambre blanche**, **Gordon Ferris** choisit de parler de cette époque où, sous prétexte d'améliorer l'habitat des plus pauvres, les plus riches ont corrompu, magouillé, acheté les politiques, pour finir encore plus riches, et remplacer les taudis d'hier par des ensembles qui deviendront les taudis d'aujourd'hui. L'atmosphère du journal, entre pression du pouvoir et envie de sortir le scoop ; entre nécessité de vérifier et nécessité d'aller vite pour griller les concurrents ; la fièvre du bouclage, les tiraillements entre racolage et envie de faire une « belle » presse ... Tout cela est rendu palpable tout au long du roman. Et puis, il est bien ce Douglas, que l'on ne peut s'empêcher d'aimer avec ses doutes, ses rages, ses préjugés, ses cauchemars, ses fidélités, ses affaires de cœur, ses relations avec sa mère... Un personnage que l'on sera très heureux de retrouver dans un prochain épisode.

Jean-Marc Laherrère

Antonio Manzini / Froid comme la mort (*La Costola di Adamo*, 2013), Denoël « Sueurs froides » (2016), traduit de l'italien par Anaïs Bouteille-Bokobza.

Gordon Ferris / Les Justiciers de Glasgow (*Bitter Water*, 2012), Seuil « Policiers » (2016), traduit de l'anglais (Écosse) par Hubert Tézenas.





imaJn'ère 2016

Salon littéraire et graphique

Entrée libre

les 21 et 22 mai 2016

Salons Curnonsky à Angers

(6 Place Maurice Saillant – derrière la Poste centrale)

Organisée par L'association des littératures populaires et de l'imaginaire, le festival imaJn'ère 2016 fait la part belle à la SF et au Fantastique mais aussi au polar... Suivez les mises à jour sur <http://imajnere.blogspot.fr/>

Les invités

ARTISTES : Exposition Bureau 21 : Michel Borderie, Julien Delval, Emile Denis, Didier Graffet, Manchu, Tboy. Et aussi Expo Philippe Caza Le tour de France du futur. Et encore, Gérard Berthelot, Grégor, Candice Roger, Mathieu Seddas

ÉCRIVAINS Ludovic Albar, Raphaël Albert, Samantha Bailly, Anita Banos-Dudouit, Luce Basseterre Myrtille Bastard, Delphine Bilien-Chalansonnet, Francis Carpentier, Fabien Clavel, Arnaud Cuidet, Romain d'Huissier, Robert Darvel, Lionel Davoust, Estelle Faye, Thomas Geha, Laurent Genefort, Raphaël Granier de Cassagnac, Romuald Herbreteau, Julien Heylbroeck, David S. Khara, Patricia Le Sausse, Meddy Ligner, Sandra Martineau, Michel Pagel, Stefan Platteau, André-François Ruaud, Brice Tarvel, Adrien Tomas, Jérôme Verschueren, Laurent Whale

ÉDITEURS : Banquises et comètes, Critic, Draws, Le Carnoplaste, Ovni, Présences d'Esprits, Trash et Voy'[el]



Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Tu en vomiras tes tripes, de Serge Jacquemard Fleuve Noir, «Flic de Choc», n°26, 1985

Serge Jacquemard, né en 1928 et décédé en 2006, a contribué à un certain nombre de collections du **Fleuve Noir**, notamment « **Spécial-Police** », « **Espionnage** » et « **Crime Story** », quand il n'alimentait pas celle qui lui était entièrement dédiée. En effet, « **Flic de Choc** », qui a existé de 1980 à 1988, et qui comporte quarante-trois titres, a entièrement été écrite par Serge Jacquemard. Ce véritable bourreau de travail pouvait publier une dizaine de romans par an. « **Flic de Choc** » est probablement sa contribution majeure, sinon la plus généreuse et emblématique, à la littérature populaire française, et l'un des romans de la collection sera même adapté en film par Jean-Pierre Desagnat et en téléfilm l'année suivante.

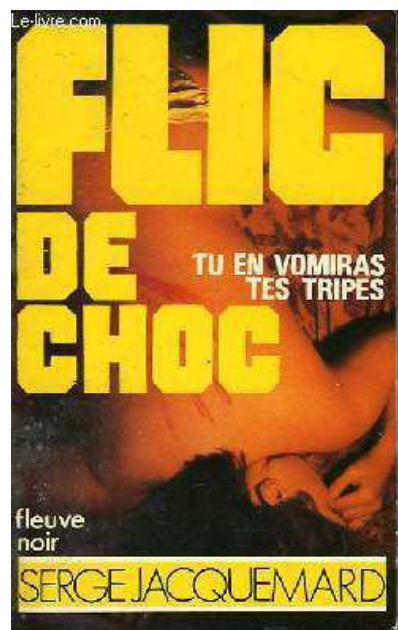
Dans cette série, on suit une équipe, le Groupe IV, qui appartient à la BRI (Brigade de Recherche et d'Intervention, l'Antigang). Une équipe où règne la quasi-parité, faite de personnalités affirmées, dirigée par le Mammouth, un colosse borgne.

L'affaire n°26 au titre si poétique, mélange les genres. On suit ce qui s'apparente d'abord à une enquête visant à prendre en flag' un as italien de l'ouverture des coffres-forts, pour ensuite bifurquer vers le quotidien d'un vétérinaire adepte du sadomasochisme qui aime fouetter ses partenaires et leur propose ensuite un onguent apaisant. Crème contenant un ingrédient secret, que je ne compte pas dévoiler ici mais qui apporte un certain piment dans l'intrigue. Notamment quand les victimes de ce pervers se mettent à baver et à mordre leur entourage.

C'est d'ailleurs le cas d'une jeune fille de très bonne famille, qui vit justement dans le domaine autour duquel tourne l'équipe du malfrat italien. Tout ce petit monde semble avoir rendez-vous dans un acte final tendu.

Ce serait suffisant pour un polar déjà bien dense mais c'est sans compter la famille de milliardaires qui cache également de très vilains secrets.

Serge Jacquemard est extrêmement documenté et ça se voit. Certes, l'intrigue est parsemée de personnages un peu cliché (des deux côtés de la loi), mais l'ensemble des données, médicales, administratives et techniques, semble tenir la route et on sent le travail de recherches. Tout ça,



c'est du solide, et ça permet à l'auteur de se faire plaisir avec son maniaque du virus. La violence vient parfois se déchaîner, et elle est sale, douloureuse, sans pitié, versant presque, lors de courtes séquences, dans le *gore* qui tache.

Après, il ne faut pas pour autant s'y tromper. Si le

titre laisse entendre un certain sens du *gore*, le roman, à ce sujet, n'est pas à l'aune de ses 118 cousins turbulents de la collection éponyme. Ça reste quand même lisible pour un lectorat plus sensible.

On suit le quotidien des flics, dans les filatures ennuyeuses (qui permettent néanmoins de mieux connaître l'équipe) comme dans la guéguerre des services, et j'imagine qu'en suivant la série, on se prend vite d'affection pour les personnages.

Le final est sec, bref et sans bavure... Ou plutôt, si, avec pas mal de bave, en fait.

Tu en vomiras tes tripes (quel titre chantant !), c'est l'assurance d'un bon moment de lecture pour peu que l'on aime les polars typés 80's. Action, suspense, grain de folie psychopathe... Tous les ingrédients du genre sont présents dans ce court roman qui n'est pas fulgurant mais plutôt efficace.

Julien Heylbroeck



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

La Maison des otages et ses deux adaptations par William Wyler et Michael Cimino

Que William Wyler (*Rue sans issue* et *Ben-Hur*) et Michael Cimino (*Voyage au bout de l'enfer*, *La Porte du paradis* et *L'Année du dragon*) aient chacun à leur époque adapté **La Maison des otages**, de **Joseph Hayes** est somme toute intrigant au vu de la notoriété actuelle de son auteur. Il s'en est fallu de peu pour que le roman ne voie pas le jour. Né en 1918, Joseph Hayes s'est tourné un temps vers la religion et a ainsi séjourné dans un monastère bénédictin avant de se consacrer à l'écriture de romans policiers sur fond de passions criminelles, et de théâtre. *La Maison des otages* (*Desperate Hours*) sort en 1954, et ce premier roman assoit le succès outre-Atlantique de celui qui est déjà scénariste à Hollywood sur des séries télévisées. Deux ans plus tard, en 1956, le roman est publié en France et obtient dans la foulée le Grand Prix de littérature policière. On pourrait alors croire que le romancier serait régulièrement publié et republié chez nous. Il n'en est rien même si les éditions Hachette l'ont un peu traduit (et beaucoup oublié). Depuis 1992 et la réédition au Livre de poche de *La Maison des otages*, plus aucun titre n'est apparu au catalogue. Les amateurs de la collection « Le Miroir obscur » de chez NéO se rappelleront son *Crime contre la montre* (sous le numéro 95 à la couverture brillamment illustrée par Jean-Claude Claeys). Mais revenons à nos otages ! L'intrigue est à la fois limpide et épurée : trois malfrats s'évadent de prison et viennent investir une maison de la petite bourgeoisie en banlieue d'une grande ville avant d'attendre l'arrivée de la maîtresse du chef de gang. Celle-ci doit amener avec elle de l'argent nécessaire au paiement d'un tueur à gages commandité pour exécuter le flic qui les a arrêtés. L'intérêt réside en une innovation plutôt détonante : le roman est un huis-clos totalement ouvert ! Quatre membres d'une même famille (un couple et leurs deux enfants, un petit garçon, une jeune femme) sont pris en otage mais restent libres de leurs mouvements (le père et la fille vont au travail, la fille sort avec son petit ami). Si l'un fait un pas de travers alors les autres seront exécutés ! Pendant ce temps, l'inspecteur de police en charge de l'affaire resserre l'étau...

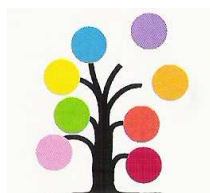
Machiavéliquement jubilatoire, le roman s'appuie sur un style impeccable et une approche psychologique des personnages implacable. Les tensions vont naître à la fois au sein de cette famille, mais aussi des trois malfrats (deux frères

dont un psychologiquement friable, psychopathe sans le savoir, et une brute épaisse). Surtout, cette famille ordinaire va se souder comme jamais afin de contrecarrer ses ravisseurs, consciente que le dénouement promis ne sera pas tenu et que la mort les attend d'une façon ou d'une autre.

L'adaptation de **William Wyler** est assez fidèle et le réalisateur offre à Humphrey Bogart son avant-dernier rôle alors même que l'acteur américain est conscient de sa mort imminente (il a un cancer). Il réendosse pour l'occasion le costume avec lequel il a débuté : celui du gangster mauvais (à l'inverse des gangsters joués à la même époque par James Cagney). Mais les autres acteurs du film ne sont malheureusement pas à la hauteur, et cela donne à l'ensemble un aspect ennuyeux et linéaire (certaines scènes ont été coupées et l'attente de la maîtresse de Bogart ne se justifie plus ébranlant diablement les raisons de cette prise d'otage). **Michael Cimino**, auréolé de ses succès précédents, n'est plus le réalisateur talentueux que l'on a connu. Cela ne l'empêche pas de transposer l'action à l'époque du tournage et de proposer un affrontement efficace entre Mickey Rourke et Anthony Hopkins. Ce dernier n'est pas le maître de maison, mais un père en instance de divorce qui a trompé sa femme. Ce dernier film vient de ressortir chez Carlotta. Il n'en fallait pas moins pour s'intéresser à nouveau à Joseph Hayes !

La Maison des otages, de Joseph Hayes (*The Desperate Hours*, 1954 - Livre de poche n°7584). Adaptation de William Wyler sous le titre *La Maison des otages* avec Humphrey Bogart (1955) et de Michael Cimino sous le titre original en américain, *Desperate Hours*, 1990) actuellement disponible au catalogue Carlotta (20 €).

Julien Vedrenne



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Antiqu'idées

(15 nouvelles – 308 pages) - Couverture : TBoy



Textes de :
Estelle Faye,
Eva Simonin,
Fabien Clavel,
Olivier Boile,
Justin Hurle,
Brice Tarvel,
Myrtille Bastard,
Isabelle Arnoult,
Jean-Hugues Villacampa,
Arnaud Cuidet,
Pierre-Marie Soncarrieu,
Patrice Verry,

Romuald Herbreteau, Jérôme Verschueren, Lionel Davoust

Après *Histoires d'aulx*, *U-chroniques*, *Riposte Apo*, *Total Chaos*, *Rétro-fictions* et *Star Ouest*, l'association imaJn'ère vous propose une nouvelle anthologie thématique !

Réalisée à l'occasion du sixième salon ImaJn'ère, le salon de la Science-Fiction et du Policier d'Angers où de plus en de plus d'auteurs de l'imaginaire francophone se réunissent chaque année, l'anthologie *Antiqu'idées* explore tous les aspects bien connus de l'Antiquité, par le biais de la science-fiction, de la fantasy, du fantastique et d'une pointe de polar.

Que pouvons-nous trouver comme idées neuves en refouillant l'Antiquité ? Revisiter un passé déjà connu, imaginer un futur plus rose ou tout simplement plonger dans l'Histoire antique pour le plaisir des yeux et des sens, voilà le programme d'*Antiqu'idées*. Quinze auteurs ont imaginé des histoires originales mettant en scène des éléments ou des personnages antiques, pour bousculer nos connaissances et rappeler que l'Histoire peut être vue autrement, voire même revécue.

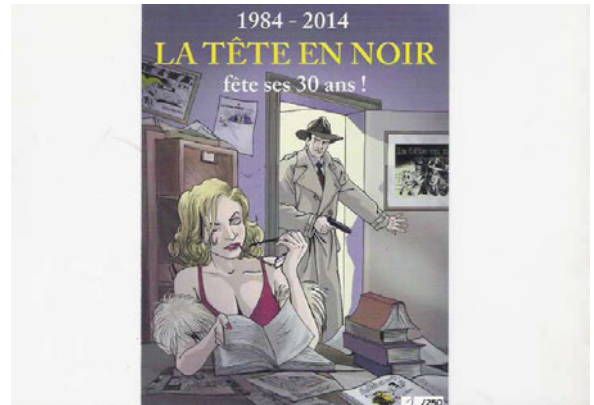
De la Guerre de Troie à la Cimmérie, en passant par l'Égypte, Carthage et les confins bien connus de notre héritage gréco-latin, ces quinze nouvelles s'attachent à nous conter gaiement notre besoin de combat épique, de voyage au lointain et de quête de nos racines.

Cette anthologie est éditée par l'association imaJn'ère

NOS ILLUSTRATEURS

ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Sandra MARTINEAU : Dernière escale. Roman policier mais pas que... (Lajouanie.

Parution le 15 avril 2016. 312 p. 19,00 €. Existe en version numérique à 12,99 €.)

Maman les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ? Évidemment non, pourtant l'un des passagers qui embarquent sur le Cruise Costantino en a eu, et des fameuses.

À trente-cinq ans, Richard Dorval, ancienne gloire du football adulée des foules, ayant évolué dans les plus grands clubs européens, est au chômage. Licencié pour une succession de scandales (drogue, alcool et sexe), il n'a pas arrangé son aura familiale avec la parution de sa biographie. Une petite croisière de six jours sur la Méditerranée pourrait sauver son couple qui part en lambeaux, mais était-ce une bonne idée d'emmener les enfants, Éléonore, huit ans, et Matthieu, quatorze ? Seul l'avenir le dira, mais déjà à l'embarquement de petits accrochages perturbent une entente qui n'est guère cordiale. Richard a planté tant de coups de canif dans le contrat de mariage qu'il va sûrement avoir du mal à se faire pardonner. De sa femme Suzanne principalement. Mais Matthieu entre dans l'âge bête, l'âge ingrat, ingrat double même, et il est devenu grincheux, n'acceptant pas les remontrances venant d'un père qui fut souvent absent du foyer familial. Quant à la petite Éléonore, elle est encore insouciante et traîne en permanence son doudou, monsieur Astro. Richard la couve, obnubilé par un épisode de son enfance. Il a toujours peur qu'il arrive quelque chose à Éléonore, qu'elle se fasse enlever. Déjà quelques années auparavant Éléonore a failli se noyer, alors que Matthieu était censé la surveiller. Cet épisode douloureux le ramène à sa propre enfance alors qu'il était dans un jardin public avec sa sœur Lucie. Un moment d'inattention, et Lucie avait disparu, kidnappée par un inconnu. Un homme qui avait été retrouvé plus tard, et emprisonné, mais Lucie était déjà morte. Depuis les années ont passé et l'homme a recouvré sa liberté.

Un journaliste, qui a reconnu Richard, veut absolument le photographe et écrire un papier destiné à un magazine à sensation, ce qui lui permettrait de se faire un nom. Alors, il le suit essayant de le prendre en photo et décrocher un entretien. Il pense réussir lors du pot d'accueil organisé par le commandant et son équipe dans la salle de théâtre. Le pacha présente un médium qui éventuellement donnera des consultations publiques ou privées. Or, lorsque ce médium aperçoit Richard elle s'évanouit. Un incident de parcours sans aucun doute. Mais qui ne sera pas le seul. Éléonore et Matthieu

pourront s'occuper au jardin d'enfants, dont la responsable Alexia est particulièrement avenante. Ce qui n'arrange pas l'adolescent qui ne veut pas s'encombrer de sa sœur. Les événements se bousculent au portillon et bientôt Richard retombe dans ses travers - le sexe et l'alcool. Il faut dire qu'Alexia y est pour beaucoup, l'incitant à une réunion particulière où ils ne sont qu'eux deux. Seulement, le journaliste toujours sur les bons coups les surprend dans une position non équivoque à leur insu. Et tourne en boucle dans l'esprit de Richard cette peur concernant un enlèvement de sa fille. Quant à l'alcool, il lui joue de mauvais tours. C'est ainsi qu'il se retrouve à l'infirmerie du bord, soigné par une accorte infirmière. Suzanne est dans des dispositions contradictoires à son encontre, versatile dans son comportement. Parfois colérique, parfois enjouée, elle souffle le chaud et le froid sur leurs relations. Un détective, un homme en lequel Richard croit reconnaître le ravisseur de Lucie, des officiers qui tournent autour de Suzanne et dont elle a fait la connaissance lors d'une précédente croisière en compagnie d'une amie, autant d'individus qui se dressent devant Richard dont la raison tend à vaciller. Chaviré mais pas coulé.

Sandra Martineau monte le suspense comme on monte une mayonnaise. Le récit prend peu à peu de la consistance dans une sorte de huis-clos malgré les quelques milliers de passagers qui évoluent dans ce navire. Au début l'histoire semble tâtonner, les personnages se mettent en place progressivement, puis émergent des protagonistes qui prennent une posture prépondérante, et le lecteur est confronté à deux visions ou presque.

D'abord le récit de Richard entrecoupé d'une narration impersonnelle. Peu à peu, au cours des différentes escales, on sent la tension monter pour arriver à un final éblouissant.

Je retiendrai, par exemple, l'escale italienne avec la visite de Rome qui n'a rien de romanesque pour Richard, au contraire. Il subit des événements fâcheux, qui ressemblent à une descente en Enfer tel que David Goodis aurait pu en écrire et décrire.

Je suis arrivé au bout de cette croisière satisfait et comblé du voyage proposé qui comporte en guise de pot d'adieu un épilogue à double détente.

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

GROSSIR LE CIEL de FRANCK BOUYSSÉ Le Livre de poche 2015

Les Doges. Janvier 2007. Gus est un paysan qui vit aux Doges (Cévennes) depuis plus de cinquante ans. Il vit seul dans une modeste ferme ; son chien Mars lui tient compagnie. À peu de distance, une autre ferme, celle d'Abel, solitaire comme lui. Abel et Gus sont amis et s'entraident quand il le faut car la vie est dure dans ce coin perdu de la France profonde. Pourtant, les parents de Gus et ceux d'Abel ne s'étaient jamais entendus, sans doute parce que Gus avait vécu un drame terrible à l'adolescence.

Un soir, Abel vient rendre visite à Gus : « On m'espionne, dit-il. Faut faire gaffe aux étrangers. » Or peu de monde se hasarde aux Doges. De temps à autre le maire du village voisin (patron d'une scierie) pointe le bout de son nez. Ou bien un certain Paradis, gros propriétaire terrien qui voudrait bien lui racheter quelques parcelles. Gus est de plus en plus inquiet ; plusieurs événements bizarres surviennent. Il a aperçu des empreintes de pieds nus dans la neige ; il a vu des traces de pneus près du moulin en ruine du vieux Joseph. Un soir, Abel invite Gus à dîner, pas seulement en ami, mais parce qu'il a des révélations à lui faire. Voilà : vingt ans auparavant Abel a eu un enfant. L'accouchement fut difficile. La mère mourut. L'enfant, Thomas, survécut, mais fut atteint d'un sérieux handicap mental. Or ce garçon vient de sortir de son institution. Il est simplet et peut parfois se montrer violent. Abel demande à Gus : « Peux-tu m'aider ? » Revenu chez lui Gus croit avoir trouvé l'explication aux événements étranges des jours passés. Maintenant tout va rentrer dans l'ordre.

Pas du tout car voilà Mars malade (comme un chien) : il vomit du verre pilé. Qui lui a fait cette farce atroce ? Gus se précipite chez Abel pour une explication. Et le drame éclate. Fin de l'histoire ? Non, car de nouvelles mauvaises surprises attendent Gus.

Deux mots pour caractériser ce polar original et attachant : l'angoisse et la ruralité.

Franck Bouysse est un écrivain régionaliste dont l'œuvre s'enracine dans le terroir (le Limousin en particulier). Il nous décrit la vie paysanne avec talent (traite des vaches, récolte du foin, etc.). Gus reste un paysan comme il y en a de moins en moins : une petite exploitation, quelques vaches... Cela lui convient bien. Il va à la chasse, coupe du bois. Il se méfie de la ville où



son mode d'existence donne lieu à des racontars. Car il est bourru. En témoigne la façon dont il reçoit un « étranger ». Un jour, un représentant du Crédit Agricole pointe le bout de son nez : il est rembarqué de

belle façon ! Cependant, pour survivre, il est nécessaire de s'entraider, d'où les rapports à la fois rudes et chaleureux avec Abel le proche voisin. Un autre jour (celui de la mort de l'Abbé Pierre), cette paisible vie va se trouver confrontée à l'inattendu, au bizarre. Des inconnus rôdent, un évangéliste apparaît... L'auteur excelle à suggérer cette atmosphère angoissante par petites touches. Cette angoisse diffuse est entretenue par l'ignorance de ce qui se passe vraiment. Abel révèle son secret : mais le mystère n'est pas vraiment éclairci. La toute fin du roman recèle une surprise qui remet en jeu la compréhension de toute l'histoire. Le style de Franck Bouysse reste fin et précis. Le lecteur savoure ce roman noir avec délectation.

Cette œuvre a obtenu le Prix du polar Michel Lebrun, le Prix Calibre 37 et le Prix des lecteurs du Festival de Villeneuve lez Avignon.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°180 - Mai - Juin 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58